

L'archétype de l'écrivain

Claude Jannoud

Nous sommes avides de commémorations, peut-être parce qu'en ce début de troisième millénaire nous souffrons de la pénurie de maîtres à penser, cette spécialité française. Ainsi, le vingtième anniversaire de la mort de Sartre a-t-il suscité la publication de plusieurs ouvrages, d'ailleurs de bonne qualité, preuve que la mode des célébrations comporte quelques avantages.

Le titre du livre de Bernard-Henri Lévy, *Le Siècle de Sartre*, a un côté provocateur. Le philosophe a certes tenu le devant de la scène intellectuelle française pendant les deux décennies qui ont suivi la Libération, mais il est excessif d'en faire la figure de proue d'un siècle caractérisé par une prodigieuse diversité et par des mutations permanentes. Aujourd'hui, les ouvrages philosophiques de Sartre sont peu étudiés dans les universités, son théâtre, hormis *Huis clos*, est retourné au Boulevard, etc. Reste ses meilleures productions, *La Nausée*, *Les Mots* et aussi ses *Cahiers de la drôle de guerre*, où sa prodigieuse vitalité intellectuelle est à son zénith.

L'extraordinaire éclectisme de Sartre (philosophe, romancier, dramaturge, essayiste, critique, etc.) est rarissime dans notre histoire culturelle,

mais on a envie de dire à son propos, comme pour Voltaire, qu'il a été le deuxième en tout. Il n'a pas le génie philosophique de Heidegger ; romancier, il est loin de Céline et de Proust ; dramaturge, il est écrasé par les ombres de Claudel et de Beckett.

S'il continue à fasciner, c'est parce qu'il fut, pour le meilleur et pour le pire, l'archétype de l'écrivain engagé, grand prêtre des valeurs universelles dont sont friands les Français. Sartre a été l'écho sonore d'une certaine époque. Il ne fut pas un penseur conformiste, mais, d'une certaine manière, il exprima ce qu'une génération voulait entendre.

Si le livre de Bernard-Henri Lévy est globalement un plaidoyer, il n'en dissimule pas pour autant les aberrations de

Sartre fait l'apologie lyrique de Castro, affirme que la liberté de critique est totale en URSS, que les habitants des pays baltes sont comme des poissons dans l'eau sous la tutelle soviétique, etc.

Sartre. Celui-ci, longtemps, fut peu intéressé par la politique, avant d'être envoûté par cette dernière, de devenir un compagnon de route des communistes, puis le supporter

vieillissant des révoltes de mai 68, avant de prendre une certaine distance avec le militantisme, ce qui scandalisa les sartriens orthodoxes.

Bernard-Henri Lévy propose un Sartre différent des idées reçues, ce qui le conduit parfois à des affirmations surprenantes. Ainsi lorsqu'il distingue des affinités profondes entre Nietzsche et Sartre. Ce dernier, hormis des textes de jeunesse, a rarement évoqué le penseur allemand. Ses inspirateurs modernes, avec lesquels il prit rapidement ses distances, furent successivement Bergson, Husserl et Heidegger.

Certes, Bernard-Henri Lévy a raison de dire que l'existentialisme sartrien n'est pas un humanisme, contrairement à ce qu'affirmait l'intéressé, dans une conférence de l'immédiate après-guerre qui contribua à sa popularité. Mais, comme plus tard Foucault, Sartre ne résista pas à la tentation de sauver le sujet. Ce qui l'éloigne de Heidegger, auquel Bernard-Henri Lévy consacre quelques pages excellentes.

L'esprit d'empathie de l'auteur du *Siècle de Sartre* l'incite à atténuer les oppositions

de son héros avec quelques contemporains, voire à les concilier outre-tombe. Car Sartre était un maître des oraisons funèbres des anciens amis avec lesquels s'était fâché. N'a-t-il pas écrit à propos de Camus « *à brouille, ce n'est rien* » ? Il fut de même avec Merleau-Ponty. Il reste que, à l'égard de Camus, Sartre manifeste une désinvolture et une arrogance inadmissibles, et que l'Histoire a donné raison au premier.

Bernard-Henri Lévy a tenté de expliquer et à comprendre les erreurs de Sartre. Denis Bertholet est moins indulgent. Il raconte l'enfance de Jean-Paul, l'absence de père, le traumatisme provoqué par le remariage de sa mère avec un polytechnicien qu'il détestera jusqu'à la fin de sa vie. Etudiant, Sartre a dû conscience de ses dons, sa conscience qu'il entre une quelconque vaine vanité, mais cela l'aidera à surmonter le sentiment d'être laid.

Est-ce pour cela qu'il pourra suivre inlassablement les femmes, séduites par son discours, maître d'un petit breton dès la fin des années 30 que Simone de Beauvoir, à l'âge indéfectible, acceptera de surveiller ? Situation riche en épisodes comiques, ainsi lorsque Sartre décide d'adopter Arlette Elkhaïm afin d'apaiser la fureur de celle-ci après la révélation

20.1. 2000
Le Figaro

Engagé

l'existence d'une maîtresse russe soupçonnée d'être une indicatrice du KGB. Sartre avait un motif sérieux de prendre cette décision. Il fallait que la responsabilité de son œuvre après sa mort soit dans d'autres mains que celles de la famille honnie.

Généreux, il n'en avait pas moins tendance à prendre les autres pour des objets. Pas d'ego, mais une violence inouïe dans la polémique.

Denis Bertholet narre des choses moins drôles quand il rappelle les incroyables déclarations du compagnon de route. Sartre fait l'apologie lyrique de Castro, affirme que la liberté de critique est totale en URSS, que les habitants des pays baltes sont comme des poissons dans l'eau sous la tutelle soviétique, etc. Ce qui provoquera la colère des dissidents. Soljenitsyne refusera de le rencontrer.

Dans *L'Adieu à Sartre*, Michel-Antoine Burnier fait dire à ce dernier, quelques mois avant sa mort : « *Il serait temps enfin que je dise la vérité.* » Auparavant, en compagnie de son « petit camarade » devenu ennemi, Raymond Aron, et d'André Glucksmann, il avait été reçu par le président Giscard d'Estaing afin que la France

viennne en aide aux Vietnamiens qui avaient fui le régime communiste.

A bien des égards, quels que soient les mérites des auteurs de ces livres, l'énigme Sartre subsiste. Celui qui faisait l'apologie de la transparence était un homme insaisissable, riche

en contradictions. Dans un petit livre drôle et intelligent, Olivier Wickers observe que « *ce philosophe du néant vivait comme si le néant*

n'existait pas ». Connut-il un chagrin d'amour, sinon dans sa liaison à l'époque normale avec une Toulousaine ? Généreux, il n'en avait pas moins tendance à prendre les autres pour des objets. Pas d'ego mais une violence inouïe dans la polémique.

« *Il écrivit tous les jours, de huit à soixante-huit ans* », dit Olivier Wickers. Le premier épisode des *Trois Aventures extraordinaires de Jean-Paul Sartre* décrit son obsession de l'œuvre sensible dans les *Carnets de la drôle de guerre*, son désir de gloire et aussi ses doutes. « *J'enrage de ne pas être poète.* »

Dans *Les Mots*, vingt-cinq ans plus tard, tout est révoqué. Que pèse un livre face à la misère du monde ? Pourtant, Sartre travaillera pendant ces années à *L'Idiot de la*

famille jusqu'à ce que la cécité l'en empêche. Il laissait un livre inachevé après tant d'autres.

Dans un remarquable essai, Philippe Petit souligne l'importance de *L'Idiot de la famille*, généralement sous-estimé. C'est l'ultime et la plus importante tentative de Sartre pour faire cohabiter le roman et la philosophie, et réaliser son vieux rêve d'être à la fois Stendhal et Spinoza.

Mais Flaubert est aux antipodes de Stendhal. D'où ce mélange de fascination et de détestation que Sartre éprouve à l'égard de l'auteur de *Madame Bovary*.

C'est un long réquisitoire. Les accusations pleuvent : le style de Flaubert est un procédé pour fuir le monde, un outil de la mort contre la vie. Flaubert écrit pour se déréaliser. Pourquoi Sartre a-t-il consacré au moins une dizaine d'années de son existence à quelqu'un qui l'exaspérait, qu'il avait en piètre estime ? Pourquoi s'est-il infligé ce pensum ? Les explications qu'il fournit ne sont guère convaincantes. Peut-être s'agissait-il une fois encore de penser contre lui, comme cela avait été le cas, d'une certaine manière, dans son compagnonnage avec les communistes, de régler ses propres comptes. C'est pourquoi *L'Idiot de la famille* est aussi une autobiographie déguisée.

Philippe Petit défend la cause de Sartre. Il vante, au-delà de ses erreurs, sa générosité, son humanité, son génie dialectique. Il reprend à son compte les paroles de Deleuze évoquant le rôle de Sartre à la Libération : « *Non pas un modèle, une méthode ou un exemple, mais un peu d'air pur, un courant d'air, même quand il venait du Flore, un intellectuel qui changeait singulièrement la situation de l'intellectuel.* »

Le Siècle de Sartre

de Bernard-Henri Lévy
Grasset, 145 F

La Cause de Sartre

de Philippe Petit
PUF, 125 F

Sartre

de Denis Bertholet
Plon (en librairie le 9 février)

Trois Aventures extraordinaires de Jean-Paul Sartre

d'Olivier Wickers
Gallimard, 125 F

L'Adieu à Sartre

de Michel-Antoine Burnier
Plon, 125 F

À LIRE AUSSI

● *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, de Benoît Denis, Seuil (en librairie à partir du 18 février).